

Romances sans paroles

Yves Navarre

1. SIMON

16 février. Un mardi. Tard dans la nuit. Simon Breillard prend une feuille de papier sur laquelle il écrit « Chère Laure. Et si nous n'en pouvions plus de reproduire toujours les mêmes scénarios, les mêmes discours ? Si l'impuissance, tienne. mienne, celle-là même qui nous sépare et nous empêche de nous revoir, n'était que notre paresse à ne pas oser inventer ? Inventer voudrait dire ne pas vouloir systématiquement tout comprendre tout de suite ».

Simon hésite. Allume une cigarette dont le goût lui paraît amer. Il l'écrase. Le cendrier est plein. Depuis des mois, la table de la salle à manger lui sert de bureau. Un beau désordre contre lequel il n'a pas le courage de se liguer. Pour se liguer, il faut au moins être deux. « Je suis deux » pense-t-il, « celui que j'étais et celui que je suis, celui qui travaillait et celui qui ne fout rien. » De la main gauche, instinctivement, il vient de compter avec ses doigts et cela le fait sourire. L'appartement sent l'absence, toutes sortes d'absences, terriblement justifiées, celle de Laure en premier, celle de petit Pierre également, et celles, plus subtiles, de manques d'emplois du temps, horaires, tensions, rires, réunions, anniversaires, départs, retours, téléphones, odeurs et parfums du temps qui passe, ensemble, en famille, temps à la fois compté et oublié. Simon reprend son stylo et continue la lettre. « Tout va ni bien ni mal : tout va. Depuis septembre, ne me souvenant plus de l'action de mes nuits, de ma vie en sommeil, je m'étais cru dangereusement quitté par l'habitude de faire des rêves et de me les rappeler. »

Simon s'arrête. Respire. L'encre et le stylo, tout coule de nouveau. Il reconnaît son écriture. Non plus celle-là tassée, lassée, de ses notes de ministère, mais bien celle-ci des lettres quand il était encore capable d'en envoyer, étourdi. Il dit à le temps de l'étourdissement ». Il secoue la tête. Ce n'est pas sain de parler à voix haute. Tout seul. Il met bien en place, devant lui, la feuille de papier et, plongeant, vertical, le stylo dans sa main. Il poursuit. « Oui, Laure, je me suis remis à faire des rêves et à me les rappeler. Écoute. Premier rêve. Avant-hier. Je suis dans une barque. Je rame. Seul. Le soleil se lève. Petit à petit, il me réchauffe. Je rame lentement, calmement, et forcément, m'opposant avec quiétude et détermination au courant que je remonte. L'air embaume. Parce que le soleil se lève. L'effort que je produis est en accord avec ma respiration. C'est bon. Je me sais dans un rêve. De nouveau. De nouveau dans un rêve. Donc sauvé. Vivant. Je ne bouge que les bras et prends appui avec mes talons. J'ose à peine ouvrir les paupières. C'est doux. Je suis prêt à toutes les traversées. Je suis le passeur. Personne ne passe avec moi. Mais je passe. Et il ne faut surtout pas regarder. Le soleil devient chaud, très vite brûlant. Éblouissant. Je continue à ramer, les yeux fermés. Mais la chaleur est insupportable et je fais la grimace. Douleur et soif, le soleil est à la verticale, soleil de midi. Alors, j'ouvre les yeux : la barque est au milieu d'un désert de sable. Je ramais dans le sable. Je me suis réveillé. Je suis allé boire un verre d'eau. »

Seconde page. Autre feuille. Simon n'écrit jamais au verso des lettres. Pour lui, le verso, support du message, doit rester net, intact. Simon se tient droit, souvenir d'écolier, quand le Duce, à l'école communale de Fréjus, lui donnait des coups de règle sur les doigts s'il avait oublié une majuscule. Suite. « Second rêve. La nuit dernière. Je cherche un nouvel emploi. Une société de travail intérimaire m'a convoqué. Un escalier, une porte, une plaque avec

*Sonnez et Entrez*¹, deux impératifs, un hall au néon sans personne pour accueillir, un couloir gris, un bureau : un homme se tient dans l'ombre. C'est Hanssen. Il s'est déguisé. Il baisse la tête. Et cela me convient. Je ne veux pas qu'il me reconnaisse. C'est bon parce que je rêve pour la seconde fois en deux jours et que ce rêve, je sais que je vais me le rappeler. Et c'est doux parce que je vais trouver de quoi me remettre à l'ouvrage. L'homme m'explique. Il a des clients particuliers, pour des services particuliers. C'est vague, puis il me dit " connaissez-vous les mythes ? " Je réponds " oui ". Il ouvre un tiroir, pose un dossier sur le bureau. Il a des mains lisses et des doigts dont je me dis, pourquoi ? qu'ils ne laissent pas d'empreintes. Sa voix, grise, une voix dans le menton, " nous devons intervenir anonymement. Nos clients veulent des intérimaires qui se rendent chez eux, un jour, un jour à chaque fois, pour leur faire vivre un mythe, le mythe de leur choix. Ça vous intéresse ? " Je réponds " oui ". Oui, ouate, coton : j'ai peur de perdre le fil du rêve. Il me tend le dossier " alors, allez-y. Si le client est satisfait, nous vous rappellerons. Nous avons quantité de demandes ". Je veux le saluer. Mais dans l'ombre, je ne le distingue plus. Je sors. Le couloir. Le hall au néon, l'escalier, la rue. Je respire. Je suis tout fier : j'ai du travail. Chez quelqu'un. Quelqu'un. Au moment de traverser le boulevard, dans les clous, un autobus manque de me renverser, Hanssen était au volant. Je me rends compte que j'ai oublié le premier dossier sur le bureau. Je me suis réveillé. Je suis allé boire un verre d'eau. »

Simon pose le stylo. Puis, il le recapuchonne pour que l'encre de la plume ne sèche pas et il cache le début de la lettre à Laure sous des papiers, circulaires, prospectus, invitations demeurées sans réponse, courrier en attente, factures à payer. Pourquoi lui écrire, et à quelle adresse ? Chez l'un, chez l'autre, instance de retrouvailles, si peu une instance de divorce, au téléphone, quand parfois Laure appelle, elle dit se trouver « en tournée », et « la pièce marche assez bien. Nous faisons juste les frais ». A-t-elle repris vraiment son métier de comédienne ? Joue-t-elle ? Où ? Sous quel nom ? Pierre répond invariablement qu'il ne sait pas « laisse-la tranquille, Pa, ou plutôt, laisse-toi tranquille ». Simon se lève. De nouveau les questions et il ne les souhaite pas. Il ne souffre guère de ce qui n'est pas vraiment une rupture, mais un écart, un départ pour un revenir, une balade pour un devenir, depuis des mois, et puis après ? Devenir ?

Simon hausse les épaules, poings dans les poches, pull-over troué, son vieux pull retrouvé. Le souvenir du surveillant que la classe surnommait le Duce lui est revenu en mémoire. Et c'est également bon. Doux. Cela seul compte à ce jour : un peu de mémoire retrouvée. Mémoire des faits et des êtres. Pour mieux aller. Du verbe aller, se déplacer. Avec un but. Et des repères pour enfin, de nouveau, une barque dans le sable, des mythes à domicile, la règle d'un surveillant et l'oubli des majuscules, mesurer la distance à parcourir encore. Et le but ? Redevenir, ou, justement, à mi-vie, devenir quelqu'un. Oui, devenir. N'a-t-il pas dit un jour, malencontreusement, ou bien aveu, franchise, à son ami écrivain Karpak² à propos d'un de ses romans « je vais relire *La Capte*³ que je n'ai pas lue » ? Cela lui avait échappé. Le rouge lui était monté au front. Karpak avait souri. Ils ne s'étaient pas revus, depuis. Et là, Simon, chez lui, seul, se pince le bras, très fort, comme Karpak lui avait pincé la manche de son costume de rat de ministère, et la peau avec, au moment du café, repas qui virait au vif, en lui lançant « c'est de la pure laine ? » « Tu m'as fait mal ! » « Alors, c'est de la ... » « Non, ne

¹ mis en italique, dans la présente version, pour la lisibilité.

² On ne dira jamais assez l'importance du *k* pour les noms ou prénoms de *personnes* dans l'œuvre d'Yves Navarre et dans certains titres.

³ Peut-être *Le Jardin d'acclimatation* transposé. *La Capte* obtient en effet un prix en 1980, voir ci-après. Les noms des œuvres citées, réelles ou imaginées, ont été mises en italique, ce qui n'est pas systématiquement le cas dans la version de 1982.

recommence pas. » Karpak avait repris son air ours, brusque, « quel costard ! Il vient de chez le tailleur qui cache sa griffe à l'intérieur de la poche intérieure ? » Simon avait répondu « oui ». Comme dans un rêve. Toujours « oui », dans les rêves, et dans la vie, non. Karpak s'était levé et, debout, avait bu d'un trait sa tasse de café. Puis il avait esquissé un geste vague et hautain en murmurant « alors tant pis pour toi ». Et là, Simon, chez lui, seul, secoue la tête à cause du dialogue revenu en mémoire. Le geste de Karpak n'avait pas été hautain. Ç'avait été un geste perdu d'ami encore plus seul que lui. C'est tout. Simon décide de faire le tour de l'appartement et d'allumer toutes les lumières. Voir et chasser les absences. Ne pas leur donner trop d'importance.

Au téléphone, il appelle l'horloge parlante : 2 heures 13 minutes 27 secondes. Il remet à l'heure sa montre, la pendule du salon, le réveille-matin de la chambre, le Jaz Bambi de la chambre de Pierre et l'horloge de la cuisine. Puis, l'envie le saisit de faire le ménage à fond. Les balais, les chiffons, l'aspirateur, un placard, dans l'entrée, dont il ne connaissait ni le contenu ni l'odeur. Il met de la musique, très fort, au hasard, le premier coffret de disques qui lui tombe sous la main. Les *Romances sans paroles*⁴ de Mendelssohn. Souvenir de Fréjus, également, quand sa mère donnait encore des cours de piano. À domicile. Chez elle. Chez eux. Jusqu'au jour où elle avait renoncé pour que Simon puisse préparer ses examens. Simon prend le rouleau de sacs poubelle en plastique et décide de faire d'abord le grand tour des choses à jeter, revues, journaux, les journaux du 11 mai⁵, ceux d'avant l'élection présidentielle, le nouveau gouvernement, la nouvelle Assemblée nationale, puis plus rien, depuis, comme si tout s'était arrêté le jour du déjeuner avec Karpak qui avait été également le jour de Hanssen, celui du départ de Laure et des injures de Pierre. Tout est à l'heure. Faut ramer.

Breillard. Simon. Henri. Paul. Né le : 13 février 1936 à Fréjus. Var. Fils de : Breillard. Lucien. Agrégé d'histoire. Et de : Lascaille. Noëllie. Marié à : Duverger. Laure. Comédienne. Pseud. : Laure Langeais. (1958.) Enfant : Pierre (1958). Études : Collège d'enseignement général de Fréjus. Lycée de Toulon. Premier prix au Concours général d'histoire (1954). Diplômé de l'Institut d'études politiques (1959) et de l'École nationale d'administration (1962). Carrière : Sous-préfet à Bergerac (1963-1965). Sous-préfet attaché au préfet à Metz (1966). Chef de cabinet puis directeur de cabinet aux ministères de la Marine, du Commerce extérieur et de l'Agriculture (1968-1975). Secrétaire général de la Société française d'audiovisuel (1976-1977). Secrétaire général adjoint de l'Association d'échanges culturels au ministère des Affaires étrangères (1978-...). Adresse : Prof. 27 bis, rue Copernic, 75016. Tél. 707-13-13. Priv. 44, quai de New-York, 75016. Tél. 707-82-88.

Simon jette le *Bottin administratif* comme un roc dans le papier du sac. À chaque édition, les points de suspension après l'année de chacune de ses dernières prises de fonctions l'avaient inquiété, une inquiétude de principe, comme si la durée de sa carrière avait été improbable. Un petit jeu qu'il se jouait à lui-même pour se sentir différent des autres, collègues, confrères, fonctionnaires des colonnes du *Bottin*, immuable typographie des notices biographiques. Rien qu'un jeu. Et pourtant. L'amuse également, ce soir, encore, la mention faite à son mariage (1958) et à la naissance de Pierre, même année. C'était possible. Et pourtant suspect au regard des toujours bien-pensants, celles et ceux qui goûtent les détails trébuchants et postillonnent les ragots. Une faille ? Oui, le mariage avait été décidé très vite. Le temps de la publication des bans. Les parents Breillard étaient venus de Fréjus et les parents Duverger de Poitiers, deux mères et deux pères, en tout et pour tout cortège, mariage d'un fils unique et d'une fille unique. À la mairie du IX^e arrondissement. Plusieurs couples attendaient leur tour dans

⁴ Nombreuses pièces pour piano seul. Une musique suggérée pour accompagner la lecture de ce roman...

⁵ Probablement suite à la victoire historique du parti socialiste en 1981 aux élections présidentielles.

l'antichambre. Ce carambolage avait rendu la cérémonie encore plus absurde et touchante. Dehors, il pleuvait. Un 7 mai. Madame Breillard et monsieur Duverger avaient servi de témoins. Les parents faisaient connaissance. Le déjeuner au restaurant *Le Petit Riche* avait été terriblement gai, terriblement triste. Laure était enceinte de quatre mois. Le soir, au théâtre de Suresnes, elle jouait Marianne dans *Les Caprices de Marianne*. Karpak jouait Coelio, l'amoureux fou et meurtri. Il le jouait mal. Il se croyait épris de Laure, depuis des mois et des mois, doutait de son sentiment, comme si quelqu'un pouvait douter de sa tombée en amour. Et il avait présenté « le sujet de mon sentiment et surtout pas l'objet de mon ressentiment » à Simon. Un classique favori. Le soir des noces, au second rang, ses parents à gauche et ses beaux-parents à droite, Simon avait guetté une défaillance de Coelio. Comme dans la pièce, il s'était cru le meilleur ami de Coelio, Octave. Et quand Laure, toute floue dans la grande robe de taffetas de Marianne, avait dit à son mari jaloux de tous les courtisans « il me plaît de parler à Octave sous la tonnelle d'un cabaret », Simon s'était dit que jamais rien ni personne ne le séparerait jamais de Laure et qu'il ferait tout pour qu'il y ait de la tonnelle et du cabaret dans leur vie. Karpak, qu'on ne désignait jamais par son prénom, Raoul, qu'il détestait, était venu les féliciter dans la loge de Laure et devant les parents ébahis avait lancé un « je vous écrirai ! » puis, sortant de la loge, il jouait tellement mieux dans la vie que sur scène, avait précisé, menaçant, pointant du doigt ses amis « je vous écrirai tous les deux, dans un livre ! » Laure avait retenu la porte qu'il allait claquer pour plus d'effet et comme elle avait dit « tonnelle » et « cabaret », doucement, avait précisé « pas tous les deux, Karpak, tous les trois ». C'est ainsi que les parents avaient eu confirmation officielle de ce qui avait été sous-entendu la journée durant, regards obliques des mères, et qu'ils croyaient être l'unique raison du mariage précipité de leurs enfants uniques. Une belle fin de soirée. Un détail du *Bottin*. Jeté.

Simon jeta également l'exemplaire de *La Capte* sur lequel figurait la dédicace « À l'attention de Laure et Simon, ce nième roman qui n'est toujours pas leur histoire parce que, peut-être, je n'ai pas encore vécu la mienne. Et vous ? La vôtre ? Quand commencerons-nous à vivre nos vies, au temps présent, présent de l'indicatif ? Pas la peine (amoureuse, réduction de peine, etc.) de lire la suite : c'est ce qu'il y a de mieux dans ce roman, ce que j'aurais voulu exprimer dans celui-ci et ce que j'oublierai de dire dans le prochain. Dites-moi seulement que vous l'avez reçu. Pour Coelio. K. »

Le vrombissement de l'aspirateur, déplacer les meubles, renverser les chaises sur les tables, mettre la table basse du salon sur le canapé, ouvrir les fenêtres, vue imprenable sur la tour Eiffel et le point d'exclamation de la tour Montparnasse, quatrième étage, en façade, secouer les tapis, c'est autorisé la nuit, déplacer le grand lit de la chambre et découvrir, en dessous, une clé, de quelle serrure ? des photos, des papiers froissés, des cotons, des boules Quies, Léa, la femme de ménage, n'allait jamais jusque-là, vider l'aspirateur dans le sac du *Bottin* et de *La Capte* et appuyer avec la brosse de l'aspirateur à en écorcher la moquette limée, fanée, la rendre propre à cet endroit-là, remettre le lit en place, refaire le lit avec des draps blancs, unis, puis la salle de bains, faire couler tous les robinets, lavabo, bidet, baignoire, les produits miracle et place nette avec les vieux médicaments, boîtes, tubes, flacons, changer de disque, toujours les Romances, fermer les fenêtres à cause du froid, un accident dans le tunnel du pont du Trocadéro, sirène d'ambulance, jeter, jeter encore, et nettoyer, épousseter, bousculer le petit monde des objets accumulés et ne surtout pas les interroger, quand êtes-vous arrivé ? qui vous a choisi ? avez-vous joué votre rôle ? se rendre uniquement compte de l'ensemble, remplir les sacs, vieilles biscottes, pots de confitures entamés, l'éternel pot de miel oublié,

figé, qui pègue⁶ si on le touche, jeté, et les posters, dans les toilettes, une affiche des Beatles, un slogan de 68 « Il est interdit d'interdire », déchiré, un coup d'éponge sur le mur, pas d'explication à donner, puis, redoublant d'ardeur, jubilation de la petite bataille, en nage, gorge sèche, Simon se met à jeter sans trier, il lui faut cirer la table de la salle à manger, il faut que ça sente la cire et, dans la cuisine, le désinfectant, un fond de bouteille d'eau de Javel dans la cuvette des toilettes, des serviettes propres à la salle de bains et, brusquement, dans le miroir au-dessus du lavabo, il se voit. Lui. Lui ? Il se dit « bonjour ». Ce n'est pas drôle. Il essaie de sourire, et cela donne une grimace. Simon a l'impression de ne s'être pas vu depuis le jour du premier rendez-vous avec Laure, en cachette de Karpak. Il s'était rasé de très près ce jour-là et plusieurs fois avait refait le noeud de sa cravate. Par peur de se sentir trop seul face à cette comédienne de deux ans son aînée, il avait choisi de porter le pull bleu marine, à col rond, tricoté à Fréjus par sa mère, son désormais vieux pull, celui qu'il porte, là, vingt-cinq ans plus tard, les vêtements et les modes passaient, le pull restait, toujours un fond d'étagère pour lui. Simon répète « bonjour ? ». Cette fois, le sourire est réussi. Grottesque. Il n'y a que les yeux. Les yeux sont les mêmes. Et le regard. Intact. Simon a-t-il cessé de regarder, depuis tant d'années ? Le reste est devenu conforme, conforme à l'image du père, pli au menton, rides au front, ce petit rien de vaguement rieur et d'attentif dans les fossettes et les cernes des yeux, un peu de vieux et de sérieux, conforme à l'image de la mère, cheveux gris et quelques cheveux blancs, cette manière aussi de pencher la tête vers la gauche en relevant l'épaule gauche. Lui. Là. Eux. Et lui. Fruit. Réunion. Eux deux ? Et lui seul ? Des années, entre parenthèses, et entre les parenthèses, rien, un blanc. Et il n'y avait pas que Karpak ou Hanssen pour l'obséder. Pierre avait grandi, mais comment avait-il grandi, si vite, et désormais ailleurs, avec son humour et sa théorie du « cavalier seul » ? Laure et lui s'étaient aimés, mais comment avait-elle vécu avec lui et lui avec elle, était-ce possible, tout ce temps ? Simon quitte la salle de bains. Il se quitte. Il se laisse dans le miroir. Tel quel. Tel qu'il est devenu. Comme les autres. Comme tous les autres, de l'ombre d'un pouvoir, de la logique d'une carrière, dans les rangs, en rangs, curieuse énarchie. Simon passe l'aspirateur dans le couloir, puis dans l'entrée. Coup de sonnette.

« Qui est là ? » « Votre voisine ! » Il ouvre. Une dame, qui serre vivement la ceinture de sa robe de chambre, « enfin, monsieur ... ! » Simon n'écoute plus. La voisine ? Du dessus ? Du dessous ? Elle se fâche comme on se fâche dans les beaux quartiers, lèvres fines, du bout des lèvres, chaque mot comme des coups de rasoir, et une toujours imminente délation dans le regard. Simon se rend compte qu'il ne connaissait même pas ses voisins, ceux qu'il piétine et ceux qui le piétinent. Cela l'amuse. Il a l'air bête, son aspirateur à la main, et comme il sourit, de bon coeur cette fois, la dame tourne les talons en criant « ce n'est pas parce que vous êtes au pouvoir que vous pouvez tout vous permettre ! L'aspirateur ! À cette heure ! » Et elle descend. Par l'escalier. Elle le descend bien. C'est donc la voisine du dessous. « Vous allez voir ! » Elle fait claquer sa porte. Un triomphe. Simon referme la sienne tout doucement. L'affaire Berthier. Le suicide d'un ministre dont on disait qu'il pouvait devenir un providentiel Premier ministre, voilà qui reste en mémoire, à certains étages, dans certains appartements, chez certains propriétaires de coffres. Simon était son directeur de cabinet. Et puis après ? Il y a tant d'années, déjà. Qu'avait-on murmuré, alors ? L'enquête avait conclu au suicide. Fin du disque. Bruit de battement de coeur. Remonter le bras. Ranger le disque dans le coffret et le coffret sur l'étagère. Débrancher l'aspirateur. Empiler les sacs dans l'entrée. Éteindre les lumières. Boire un verre d'eau, comme après un rêve.

⁶ Verbe d'origine occitane signifiant *coller*.

Seul. À voix haute. « Non, madame, je ne suis pas au pouvoir. Et pourtant ! je suis mis en disponibilité. Je ne fais plus rien. Je n'ai d'ailleurs rien fait d'autre, avant, qu'agir pour que rien ne se fasse. » Simon hausse les épaules, le verre d'eau à la main, dans la cuisine. Il chasse la dame de sa mémoire et se parle « comment peux-tu dire des choses pareilles ? Tu te rends compte de ce que tu viens de dire ? » Cinq heures du matin. Demain, il faudra tout remettre en ordre. Et surtout, sortir. Pierre, voir Pierre. Laure, revoir Laure, la retrouver. En disponibilité ? Qu'a-t-il fait depuis des mois ? Disponible pour quoi ? Pour qui ? Et cette bonne femme qui vient de sous-entendre l'affaire Berthier, affaire classée, non-lieu. Ni bonne ni mauvaise conscience, Simon a conscience, tout court, ce matin, de nouveau. Il boit le verre d'eau. Dans la salle de bains, il se brosse les dents, avec vigueur, yeux baissés, pour ne pas se revoir. Au seuil de sa chambre, nu, il hésite. Laure n'est pas là. Il dormira dans le lit de Pierre. Il n'a pas fait le ménage de cette chambre. Un oubli. Pourquoi ? Le Jaz fait tic tac, éternelles cabrioles de Bambi. Simon se glisse dans le lit de son fils, sur le ventre, la tête dans l'oreiller. Instinctivement, matelas étroit, il fait glisser ses mains de chaque côté du lit. Entre le mur et le sommier, coincé, tout en boule, un mouchoir maculé, petit mouchoir pétrifié. Pierre, fils. Et lui Simon, Pa. La jouissance du fils. Sommeil.